

ENTRE DEUX NEANTS

À mes filles Lucie et Emilie



*Regardez chaque jour et émerveillez-vous de ce qu'il est,
comme s'il n'avait été créé que pour votre bon plaisir.*

Teddy LAUBY

Teddy Lauby

Entre deux néants

À mes filles Lucie et Emilie

© Teddy Lauby, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1131-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I – Avant-propos

Je n'écris pas une histoire, il n'y a ni héros, ni aventure. Je ne romance pas ma vie même si j'utilise des pans de vie pour construire ma réflexion : elle est le fruit de mon histoire.

Je pose mes questionnements existentiels comme beaucoup, mes peurs, ce qui m'agite, me brûle et me torture.

Je cherche le sens de la vie en général et de la mienne, le pourquoi du monde plutôt que rien.

J'aborde la mort qui m'obsède, ma propre disparition.

Je m'interroge sur Dieu et l'espérance que tout homme peut avoir.

Je ne suis pas philosophe, je ne propose pas un système de pensées. Je ne suis pas scientifique, je n'explique pas la création du monde et les mystères de la vie.

Il m'est important de poser ce cadre : je n'ai pas de prétention et je ne prétends pas être ce que je ne suis pas.

Entre deux néants, je livre une réflexion tantôt intime, tantôt philosophique sur la vie et le sens de l'existence en appui sur mes fêlures.

L'exercice d'écriture auquel je me soumets est une souffrance.

Parler de ce qui m'agite me consume. Je m'enferme, je me replie sur moi-même.

Je ne me libère de rien ni n'affronte quoi que ce soit.

Écrire m'est douloureux tant de choses ressurgissent et me donnent la tête lourde. Je tente constamment de m'y dérober, mais j'y reviens toujours. Écrire...

J'écris parce que j'ai commencé l'exercice et que je m'interdis d'abandonner. Trop de fois dans ma vie, je n'ai pas osé et ai abandonné avant même de commencer, défait par moi-même.

Je suis dans une de mes courses à pied quand mon corps est en feu, les douleurs m'assaillent et mon esprit me sermonne sur l'inutilité de la chose. Pourtant, je continue de courir car je refuse de renoncer. Et malgré la souffrance et les blessures, aller au bout de mon effort donne sens à mon action. Je m'y réalise et me dépasse : je me sens même vivant comme jamais.

On a tous besoin de se prouver quelque chose. J'aimerais me prouver que je suis un type bien et que ma vie vaut quelque chose. Que vaut-elle ? Je ne sais pas, mais quelque chose assurément, au moins.

Écrire est un exercice de vérité d'abord envers soi-même quand on se questionne comme je le fais incessamment jusqu'à l'épuisement. Cette tentative me fait

vieillir terriblement tant elle me voûte d'un poids grave : celui de mes désordres intérieurs qui m'ont toujours dévoré. C'est un exercice de vérité envers les autres, car je le soumettrai à la lecture : aussi, je m'interdis de romancer ou de me façonner un personnage pour me flatter et donner une image difforme de ma réalité, de ma vérité.

Je suis face à moi-même, face à mes peurs, à mes doutes, à mes incompréhensions : peut-être je ne suis-je pas le seul à les éprouver. Je cherche des réponses pour vivre, pour accepter mon sort, mais aussi pour comprendre pourquoi je suis tant assailli : peut-être d'aucuns pourront-ils se retrouver ? Si tel est le cas, j'en serai fort aise. Écrire, c'est partager, c'est donner de soi, se porter vers l'autre et l'enrichir.

À travers cet exercice d'écriture, c'est assurément une part de moi que je transcris. Ma façon d'aborder le monde et ma quête de sens trouvent racines dans mon vécu : on est toujours le fruit de son histoire. Il m'amène à parler de mes états d'âme, de séquences ou faits de vie qui sont moteurs et qui justifient qu'ils soient abordés. Je n'entre pas dans les détails intimes, je me l'interdis. J'effleure, j'esquisse, je livre ce qui me semble nécessaire au fil de l'écriture, mais sans mise à nu publique. C'est ma liberté et mon choix : il est des choses que je ne veux dire. Les caves obscures de ma vie m'appartiennent.

Plus intérieurement, j'entreprends une démarche initiatique pour mieux me rencontrer et m'apprivoiser. Et qui sait, pour me sauver ?

Souvent, je n'écris pas, je vomis mes agitations comme pour extraire un mal. Si j'aime les mots, ils résonnent en moi, tantôt me heurtent, me perturbent, m'oppressent, trop rarement me libèrent.

Je suis souvent saisi d'un sentiment nauséux de ce que je couche sur ce papier. Ne suis-je pas indécent ? Que va-t-on dire et penser de moi ? Comment mes proches vont-ils accueillir cet écrit ? Ne suis-je pas présomptueux de penser que cela vaut un livre et puisse intéresser ? Qui suis-je pour écrire, pour oser livrer mes maux, mes balbutiements de réflexion, ma quête ?

Pourtant, je le reconnais, je suis habité d'un fol espoir que ce que je pense et ce qui me traverse puisse être d'un certain intérêt. C'est mon espérance que d'autres se reconnaissent.

II – Écrire

Écrire a toujours eu une place particulière dans ma vie sans pour autant que je ne me livre à une discipline de rédaction ou à un exercice de production pour aboutir à un livre.

J'ai toujours écrit par jets, à l'instinct, à l'émotion sans me relire, sans chercher à construire un raisonnement. Des choses me traversent, l'envie me prend et j'écris. Je le fais à la volée sur un bout de papier, sur mon téléphone ici et là : au bord d'une rivière à l'écoute du silence ou assis sur les gradins de béton dans la moiteur et le bruit d'une piscine municipale.

Collégien, j'adorais ces exercices où il faut construire une histoire sur un thème imposé. Des histoires à raconter, à inventer se bouscullaient dans ma tête, j'avais une imagination assez fleurie, comme beaucoup d'enfants certainement.

Je me sentais poète, assurément attiré par les mots qui ne me quittent jamais.

Je me suis hasardé à quelques poèmes ; les premiers étaient portés sur l'amour. Ils sont devenus très vite plus sombres dans leur expression du rapport à la vie et au monde que je construisais. J'ai tenté aussi l'écriture de courtes nouvelles aux couleurs très apocalyptiques. La mort, la désolation, la tristesse ont toujours guidé ma plume.

J'ai toujours aimé écrire, j'ose même dire que j'aurais aimé être écrivain. J'ai l'amour des mots, des tournures, des pensées, des histoires qui nous embarquent, des textes qui nous font réfléchir. C'est si merveilleux de donner à lire, à s'évader, à penser, de susciter des émotions. J'ai tant reçu grâce aux livres et aux auteurs qui m'ont nourri. J'aimerais être capable moi aussi de cultiver ma terre et de donner le fruit de mon labour.

Écrire, c'est aussi laisser une trace de soi, marquer son passage dans la vie. Ce n'est pas anodin quand on est obsédé comme moi par la mort.

Je m'imagine dans une maison avoir une pièce d'écriture meublée au strict nécessaire. Elle n'est pas bien grande mais chaleureuse dans sa décoration épurée, de couleur blanche ou vert tilleul. Elle est pourvue d'un petit bureau tout fait de bois, à l'ancienne, style Voltaire, d'une chaise à l'assise confortable mais surtout pas moderne comme celle dont on équipe les bureaux. Une lampe serait positionnée à ma droite pour m'éclairer assez le soir venu. C'est étrange, mais je m'anime plus quand le ciel s'obscurcit. J'aime la nuit, j'aime quand tout dort, j'y trouve une certaine paix en y restant éveillé. Un crayon de bois à la mine très

fine, mais qui marque bien, des feuilles de papier blanches suffisamment épaisses seraient mes outils. J'aime d'abord coucher les mots sur du papier : au moins quelques-uns afin d'impulser une première intention. Bien sûr, homme de mon siècle, un ordinateur portable m'est tout aussi indispensable, car il me permet de réécrire, de reformuler, de développer et de corriger à l'envi. C'est là un piège redoutable pour celui qui ne sait jamais se satisfaire de ce qu'il écrit.

Mon petit bureau donnerait sur une fenêtre tant je veux voir la vie quand j'écris, les couleurs changeantes du ciel et surtout le ciel orangé du soleil couchant puis le lever des étoiles qui habillent élégamment dame nuit. Je la préférerais à l'étage pour me donner une vue en perspective. Cette pièce serait religieusement gardée, je serais le seul autorisé à y pénétrer, j'y vivrais reclus, autant d'heures et de jours nécessaires, pour écrire et accoucher.

Écrirais-je pour autant un livre ?

Si je n'en ai jamais écrit, ce n'est ni faute de temps ni faute de petit bureau tout fait de bois donnant sur une fenêtre. On trouve toujours quelques heures par semaine à s'offrir. Ce n'est pas non plus par manque d'inspiration : j'ai l'esprit plutôt agité et en perpétuelle effervescence. Je manque même cruellement de canalisation et de régulation, mais qu'importe.

Je n'en ai jamais écrit, car j'ai une exigence forte et irraisonnable : celle du talent et d'une esthétique de l'écriture que je n'ai pas. Cette exigence est déplacée, du moins pour celui qui, comme moi, qui n'a pas la prétention et l'espérance d'écrire l'œuvre du siècle. Or cela m'insupporte de ne pas bien faire et trop souvent, je m'interdis de faire pour ne point mal faire. Comment puis-je avoir la certitude par anticipation de l'échec de la tentative ou de la médiocrité de la réalisation ? Elle m'habite et me dévore.

III – Hauteur

Toute ma vie, j'ai eu cette peur au ventre de ne pas être à la hauteur, d'échouer, de subir la moquerie et le déshonneur. Je n'ai pas seulement peur de ne pas être à la hauteur, j'ai en moi cette intime conviction que je ne le suis pas. Combien de routes n'ai-je pas prises, de portes ai-je laissé fermées pour n'avoir pas osé, défait sans même avoir tenté ? Trop, bien trop.

Qu'est-ce donc être à la hauteur ?

À la hauteur de quoi, de qui et à quelle hauteur ? Qui la fixe tant en mesure qu'en qualité ?

Est-ce une exigence que l'on a pour soi-même ? Je veux devenir, je veux être.

Est-ce une exigence que porte sur nous la famille, le regard de l'autre ou le corpus sociétal ? Je dois devenir, je dois être.

Dans le Cercle des poètes disparus, Neil voulait devenir comédien, cela l'enthousiasmait, il se réalisait humainement. Comédien, c'est ce qu'il voulait être au plus profond de lui. Son père avait décidé qu'il serait médecin et Neil, dépossédé de sa personne, devait être à la hauteur de l'exigence paternelle au sacrifice de sa vie.

Certains ne se sont jamais posé la question de ce qu'ils voulaient être : ils seront selon ce qu'on doit être dans la tradition familiale ou dans le milieu social d'appartenance.

Être à la hauteur, est-ce être devant les autres donc un cran plus haut ? Être toujours le premier, le meilleur ? C'est là l'esprit de compétition qui nous impose à toujours nous comparer et à chercher satisfaction dans le dépassement de l'autre. C'est encore atteindre un certain niveau social : le score minimal à partir duquel la société nous autorise à penser que nous sommes bien ou bon ou capable, en un mot valable.

Être à la hauteur, est-ce réussir ce que l'on entreprend ? Mais qu'est-ce réussir ? Atteindre ses objectifs pardi ! Mais qui les fixent ? Est-ce moi, de mon bon vouloir ou la société, mon environnement qui me les imposent et me conditionnent ?

Dans toutes ces situations, on vit toujours aux dépens du regard, des critères, de la dictature du monde extérieur qui nous ôtent de nous-mêmes.

Réussir sa vie, être à la hauteur, c'est devenir pour certains une célébrité, accéder à la notoriété, être connu et reconnu. On peut être célèbre autant par son talent que par sa connerie, la connerie peut toutefois relever d'un certain art.

C'est avoir une voiture qui coûte très cher, de beaux bijoux, une célèbre montre hors de prix avant 50 ans ou une belle maison dont on peut se vanter ; l'essentiel est de pouvoir afficher extérieurement une forme de réussite sociale. Il faut du clinquant pour briller et être remarqué. Cela me fait penser à la parure de Maupassant.

C'est d'avoir de grandes responsabilités et de beaux titres, gagner un maximum d'argent, aller là où tout le monde ne peut pas aller, acheter des choses à plusieurs chiffres, qui semblent distinguées et le montrer et le faire savoir... Ainsi, on sent unique, différent, au-dessus du lot pourvu qu'on n'attrape pas le vertige, les têtes tournent vite dans le tourbillon de la démesure.

C'est être au sommet d'une chaîne sociale ou professionnelle, et chacun donne valeur à sa chaîne. Malheureusement, dans toute chaîne, il y a toujours des sommets différents : certains un peu plus hauts et donc, par comparaison, d'autres un peu plus bas. Atteindre un sommet appelle à gravir encore un échelon : on ne s'arrête jamais en si bon chemin. Le sommet suivant est toujours plus grand, plus beau que le précédent. Mais il est aussi toujours inférieur au prochain qui attire, qui brûle de le toucher à s'en faire pousser des ailes jusqu'à atteindre les étoiles. Mais gare ! Il faut déjouer tous les loups des arrogants qui veulent prendre possession, chacun lorgnant le sommet de l'autre tout en protégeant le sien des possibles assauts au prix d'une guerre incessante de positions.

Amasser, amasser, encore amasser mais, à quel prix ? Pour quels sacrifices, quelles conséquences pour soi, les autres, le monde ?

Celui du stress intense du match perpétuel. Celui de l'incapacité de savourer l'instant présent et de ne pouvoir s'en satisfaire parce que se projetant déjà sur la prochaine hauteur à atteindre. Le prix d'avoir passé sa vie à courir sans même l'avoir vue passer, de l'avoir consumée par tous les bouts. Le prix de ne pas avoir vu ses enfants grandir ; d'avoir perdu ses amis ou de ne pas en avoir eu ; d'avoir été dans la privation permanente. Car réussir, c'est choisir, donc renoncer à tout ce qui peut entraver la marche triomphale.

On y laisse parfois sa santé, son âme, sa peau et ses os à la hauteur de la désolation de ne pas avoir atteint ses objectifs de vente, d'être rétrogradé, mis en danger, jeté dans la charrette.

Ne pas avoir été à la hauteur ! La hauteur de l'insoutenable insatisfaction de soi

et du sentiment d'être dégradé, atteint dans sa dignité et dans son honneur d'avoir été défait.

Soudainement, à écrire cela, il me vient à l'esprit cette chanson d'Emmanuel Moire. Je suis ainsi. Bien que n'étant nullement musicien, des chansons plus ou moins heureuses me traversent spontanément. Je ne sais pourquoi ni me maîtrise les flux qui ne sont pas toujours des plus heureux.

*« Être à la hauteur
De ce qu'on vous demande
Ce que les autres attendent »*

Être à la hauteur – Paroles de Patrice Guirao, Lionel Florence.

Et le plaisir ?

Plaisir, cet étrange état où l'on se sent bien. Être bien, c'est le pied ! Mais comment dire... qu'est-ce éprouver ? Être en euphorie ? Ne pas penser à mal ? Éprouver un sentiment de joie ? Oublier un temps la douleur et les difficultés ? Rire ? Être en paix avec soi et avec les autres ? Observer une tranquillité de son âme ? Se sentir en osmose dans son environnement immédiat ?

Être bien, c'est goûter et apprécier le moment. C'est se dire que les emmerdes, puisqu'elles sont là, elles peuvent attendre un peu ; que je ris ou pleure, comme les emmerdes sont là, autant prendre le temps de rire.

Les succès peuvent être simples.

Être aimé de ceux qu'on aime et tel que l'on est, dénudé, dans sa vérité la plus absolue. Donner de l'amour et embellir la vie de l'autre. Savoir être soi et se donner avec sincérité. Subvenir aux besoins essentiels de ses proches. Se satisfaire de ce qu'on a réussi, des progrès réalisés ; et dans ses non-réussites apprécier ne serait-ce que d'avoir osé. Traverser encore le monde en participant à le fleurir. Il y a tant de succès dans une vie. Il suffit de les voir.

Être à la hauteur, c'est être à la hauteur de soi et pas des autres. Être à sa juste hauteur, c'est être en harmonie avec soi-même et apaisé dans le monde que l'on côtoie. C'est donc surtout ne pas avoir de mesure, me semble-t-il. Si me sentir bien c'est élever des chèvres et faire du fromage, je me perds à faire autre chose quand bien même cela m'apporte quantité de choses matérielles et sociales.

C'est ce que je tente d'inculquer à mes filles.